title : Journal de l’Empire (1808-09-15), Théâtre français, *L’Avare*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/l’avare

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 15 septembre 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre français. *La Coquette corrigée*.

[…] Hier *L’Avare* de Molière s’est joué dans la solitude : on n’a presque point applaudi ; et ce qui est bien pis encore, on a très peu ri à cette pièce si comique : un voile de tristesse était répandu sur toute la salle.

Que dire quand on voit ainsi triompher la médiocrité, et les chefs-d’œuvre voués au mépris ? Que ce ne sont point les ouvrages qu’on juge, mais les acteurs ; et que si *L’Avare* est bien supérieur à *La Coquette corrigée*, les acteurs qui jouent dans *L’Avare* sont fort au-dessous de Fleury, et de Mlles Contat et Émilie Leverd. Un malheureux hasard l’avait réuni dans cette comédie, que les gens de goût placent au rang des meilleures de Molière, tous les subalternes du théâtre, tous les doubles, tous les pensionnaires. On ne remarquait dans cette foule, que trois sociétaires ; Melle Debrosses, Desprez et Michot : tous les trois ont joué d’une manière digne de leur titre, et ont fait voir, au milieu de tous ces roturiers, qu’ils étaient des gens de qualité. Le rôle de l’Avare était confié à Ernest Vanhove, qui joue sensément, mais froidement, sans effet théâtral et sans force comique.

Ce caractère de l’Avare, il faut en convenir, est aujourd’hui bien rare et bien méprisé ; on en fait déjà la peinture : on confondait autrefois ce vice avec la vertu de l’économie. Je ne sais si, aujourd’hui, l’économie est encore une vertu aux yeux du monde, et ne passe pas pour avarice ; tant les idées libérales ont flétri cette bassesse d’une âme sordide qui enfouit les dons de la fortune et ne sait en jouir qu’en s’abstenant d’en faire usage. L’avarice est de toutes les passions, la plus antisociale, la plus ennemie de la circulation et du commerce, qui sont la vie du cours politique. Si les avares étaient en majorité, la société périrait.

Heureusement l’esprit de dissipation, le goût de la dépense et du luxe, la fureur des spectacles et des plaisirs de toute espèce, généralement répandue dans la nation, semblent nous répondre que ce n’est pas par l’avarice que la société périra ; non que la cupidité soit moins forte parmi nous, et que l’argent excite moins de concupiscence qu’autrefois : mais nous ne voulons amasser que pour dépenser ; avides du bien d’autrui et prodigues du nôtre, le portrait d’un avare qui enterre son or n’a pas aujourd’hui des attraits bien piquants. Ce n’est pas la peine de s’en moquer sur la scène, il est assez honni dans le monde ; c’est un caractère ignoble, un vice de mauvais ton, qui fait pitié plus qu’il ne fait rire. Il est vrai que les coquettes jalouses de leurs tantes, les coquettes qui se convertissent en écoutant les sermons d’un amant pédagogue, sont peut-être encore plus rares aujourd’hui dans la société que les avares : mais une coquette pénitente est un objet plus noble, plus intéressant, plus édifiant, et en tout plus agréable qu’un vieux ladre en horreur à ses enfants, à sa maîtresse, à ses valets, l’opprobre de la nature et de l’humanité, et qui, loin d’être puni au dénouement, a le singulier bonheur de marier sa fille sans dot, son fils sans bourse délier, et se trouve ainsi débarrassé de deux grands enfants sans qu’il lui en coûte rien.

On dira peut-être, mais le malheur de sa situation, le mépris et la haine qu’il inspire, sont une punition suffisante de son avarice ; on se tromperait. L’avare n’est point sensible à cette espèce de malheur ; il est dans son caractère de braver le mépris et la haine comme il brave tous les sentiments humains et naturels : l’or suffit à son bonheur. Le peuple me siffle, dit l’Avare d’Horace, mais je m’applaudis moi-même quand je contemple mes écus dans mon coffre :

*Populus me sibilat at mihi plaudo*, etc.

Il est triste d’avouer que la plus basse de toutes les passions est celle qui laisse dans l’âme le moins de vide, celle qui procure le plus de ces jouissances de l’imagination, victorieuses du temps, sans cesse renouvelées et toujours inépuisables. L’avare, de tous les hommes le moins digne d’être heureux, est quelquefois celui qui l’est le plus, parce qu’insensible à toutes les peines du cœur, il n’est qu’un objet et qu’un sentiment qui l’occupe tout entier. On remarque que les avares vivent longtemps, parce qu’ils sont durs à eux-mêmes, et que leur passion les écarte nécessairement de tous les excès contraires à la santé.

*L’Avare* réussit médiocrement dans sa nouveauté : le public n’était pas accoutumé aux comédies en prose ; et telle est la force de l’habitude que cette singularité de cinq actes en prose empêcha qu’on ne sentît d’abord les beautés de la pièce : Molière la redonna huit mois après, et on lui rendit alors toute la justice qu’elle méritait. Le caractère de l’avare est tracé de main de maître ; l’ouvrage est des plus riches en effets comiques ; et dans cette partie Molière ne laisse rien à désirer : mais la fable donne lieu à quelques reproches. Il est contraire à la bienséance théâtrale que Valère entre au service d’Harpagon, pour être plus à portée de faire l’amour à sa fille Élise, et que la file le souffre : les comédiens se sont donné la liberté de supprimer la première scène du premier acte, où cette inconvenance est excusée avec beaucoup d’adresse ; cette raison seule devait les engager à la conserver. Il est assez étrange qu’on retranche aussi lestement une scène de Molière, nécessaire à l’exposition, une scène où, comme tout ce que Molière écrit, il y a toujours des choses d’un sens exquis, et d’une philosophie profonde : on y trouve, par exemple, ces réflexions sur la flatterie, dont nos beaux-esprits ont fait depuis un grand usage : « Les plus fins sont toujours de grandes dupes du côté de la flatterie ; il n’y a rien de si impertinent et de si ridicule qu’on ne fasse avaler lorsqu’on l’assaisonne en louanges … Quand on a besoin des hommes, il faut bien s’ajuster à eux ; et puisqu’on ne saurait les gagner que par là, ce n’est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés. » On ne peut trop inviter les comédiens à restituer au public la scène qu’ils lui volent ; scène absolument essentielle, puisqu’elle sert à établir le caractère de Valère, et son intrigue avec Élise.

Jean-Jacques Rousseau a fait une querelle sérieuse à Molière, sur l’indécence du fils de l’Avare à l’égard de son père. Ce jeune homme brave la malédiction paternelle ; et lorsque son père lui dit, *je te donne ma malédiction*, il répond,  *je n’ai que faire de vos dons* ; mot très complaisant quand c’est un avare qui donne la malédiction. Jean-Jacques Rousseau trouve lui-même la plaisanterie excellente, mais elle lui paraît très immorale : il lui semble que c’est apprendre aux enfants à mépriser leurs pères. Si c’est enseigner les vices que de les exposer sur la scène, jamais spectacle ne fut plus dangereux pour les mœurs que la comédie : car son principal objet est d’exposer les vices, et non pas les vertus. Molière n’approuve point l’emportement d’un fils qui manque de respect à son père ; mais il a voulu nous apprendre qu’un avare est méprisé de ses enfants, et que pour inspirer du respect à son fils, un père doit se respecter lui-même.

La fin de la pièce est romanesque et froide : il est fâcheux qu’une si excellente comédie se termine si mal ; mais Molière, tant occupé des caractères et des situations, a un peu négligé le dénouement. Quand on s’est diverti pendant près de cinq actes, il ne faut pas trop chicaner l’auteur sur la dernière scène, qui est moins agréable que les autres.

Molière a fondu dans l’intrigue de son *Avare*, les incidents de plusieurs canevas italiens ; mais il s’est approprié ses larcins par la manière dont il a su les arranger et les mettre en œuvre.

On a comparé *L’Aululaire* de Plaute avec *L’Avare* de Molière, comme on avait déjà comparé l’*Amphitryon* latin avec l’*Amphitryon* français ; et toutes ces comparaisons sont également impertinentes : elles se réduisent toujours à dire que le meilleur poète est celui dont nous entendons la langue, qui est de notre pays, et qui peint nos mœurs. Molière est en général fort supérieur à Plaute, qui n’est pas un auteur original : son *Avare* en particulier est fort au-dessous de *L’Aululaire* du poète latin ; mais non pas par les raisons qu’on donne de cette supériorité. Les deux pièces appartiennent à des mœurs et à des siècles si différents, qu’elles ne sont point susceptibles d’une comparaison suivie.

Quand Molière donna son *Avare*, il venait de se brouiller avec Racine, à l’occasion de Mlle Duparc, excellente actrice que ce jeune poète lui avait enlevée pour la faire passer à l’hôtel de Bourgogne, où elle joua le rôle d’Andromaque avec le plus grand succès. Il dit un jour à Boileau : « Je vous vis dernièrement à *L’Avare* de Molière, et vous étiez le seul à rire sur le théâtre. Je vous estime trop, répondit Boileau, pour croire que vous n’y avez pas ri vous-même, du moins intérieurement. »

On a trouvé mauvais que l’avare ait quatre domestiques, et surtout un intendant, homme fort inutile pour un avare ; mais si cet intendant ne sert de rien à Harpagon, il ne lui coûte rien, et c’est pour lui un espion plutôt qu’un intendant : les autres domestiques sont nécessaires à sa condition, ainsi que le carrosse ; mais son avarice lui fait faire de son cuisinier son cocher, et laisse les chevaux mourir de faim.